Escales, raids et missions Volume 1



Du même auteur:

Agro-Écologie des zones arides et sub-humides – éditions Maisonneuve et Larose et Agence de Coopération Culturelle et Technique – 1987.

L'écrevisse rouge des marais (en collaboration avec Huner et Laurent) – éditions Maisonneuve et Larose et Agence de Coopération Culturelle et Technique – 1990.

L'Élevage du Tilapia – éditions Maisonneuve et Larose et Agence de Coopération Culturelle et Technique – 1993.

1. édition en anglais.

Les principaux crustacés d'élevage (en collaboration avec Griessinger, Autrand et Lacroix) – éditions Maisonneuve et Larose et Agence de Coopération Culturelle et Technique – 1994.

1. édition en anglais.

Aménagement piscicole des eaux douces — éditions Lavoisier-TEC&DOC (Couronné par l'Académie d'Agriculture de France).

5^e édition – 1998

- 2. éditions en espagnol
- 1. édition en anglais
- 1. traduction (partielle) en chinois

L'Aquaculture de A à Z (en collaboration avec Billard, Breton et Michel) – éditions Lavoisier-TEC&DOC – 2002.

L'Écrevisse et son élevage – éditions Lavoisier-TEC&DOC (Couronné par l'Académie d'Agriculture de France et par l'Académie vétérinaire de France).

 4^{e} édition – 2003

- édition en espagnol
- 1. édition en italien

Des volcans malgaches aux oueds algériens – Évocations d'un forestier – éditions l'Harmattan – 2008.

Une enfance vendéenne – « Geste » éditions – 2009.

Jacques Arrignon

Escales, raids et missions

Volume 1

Éditions EDILIVRE APARIS 75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres - 75008 Paris

 $Tel: 01\ 44\ 90\ 91\ 10 - Fax: 01\ 53\ 04\ 90\ 76 - mail: actualites@edilivre.com$

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-2253-8 Dépôt légal : Janvier 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

AVANT-PROPOS	15
Chapitre 1 Tournées en Israël (1968)	17
Le Mont des Oliviers	17
La Mosquée d'Omar	19
En Judée	22
En Galilée	24
Chapitre 2 Des Maritimes au Québec (1969)	29
Le sirop d'érable	29
Terre Neuve	33
La Baie de Fundy	36
Un poste frontière dans les Appalaches	39
Chez une loyaliste	42

Mission en Perse (1977)	49
L'Institut Vétérinaire Razi de l'Université	
de Kasvin	52
Visite de l'animalerie	53
Recht, Bandar Pahlevi et Lahidjan	54
Rencontre dans le Nord	56
Sur les bords de la Caspienne	61
Ispahan	62
Au sujet d'un tapis	66
Téhéran	68
Chapitre 4 En Côte d'Ivoire (1978-1981)	73
La Genèse	74
Télépathie et coutumes	78
Un homme curieux	81
Ouya ouya	86
Durer	90
Les proches	95
Chapitre 5 Escales aux Mascareignes	103
Tromelin 1983	104
Un peu d'histoire	109
Mauritius 1983	113
La Réunion, 1983	119

Chapitre 6	
Étapes en Argentine (1985)	131
Buenos Aires	131
Iguaçu	136
La Patagonie, les Andes de Bariloche no, les Andes de Salta, si !	141
Chapitre 7 Raids en Australie (1987, 1994)	151
Évasions éthérées	151
En Australie méridionale	155
Sept ans plus tard	160
Escale à Hong Kong	161
Les difficultés commencent	165
Fin de parcours	178
Chapitre 8 Escales dans le Pacifique (1993 et 1999)	181
Nouvelle Calédonie – La Tontouta	181
Le motel Bambou	186
Pouébo	190
En ville	194
1999 : Une génération spontanée ?	195
Chapitre 9 Séjours en Chine (1994 et 2004)	203
Vers Tongling (1994)	203
Monsieur Cai	208

Les interprètes.	217
2003, à Paris	228
Seconde mission en Chine (2004)	231
Nanjin	240
Beïjin	245
Chapitre 10	
Incidents de vol	249
1987 – Le couteau	249
1987 – Bombay Airport	

NB – Les cartes, clichés photographiques et autres illustrations sont reportés en fin de volume.

J'adresse mon affectueuse reconnaissance à mon épouse Hélène, qui m'a soutenu dans cette rédaction, plus particulièrement par ses judicieuses observations ainsi que par la correction attentive et combien ingrate du manuscrit.

Je ne saurais oublier le talent de mon fils Luc, auteur de la maquette de la couverture : merci, Luc.

AVANT-PROPOS

Ce recueil rassemble non pas des anecdotes, mais des récits plus ou moins longs directement suggérés par des voyages aériens dans telle ou telle région de la planète. Le choix du titre est dû au fait que c'est lors des trajets transcontinentaux et transocéaniques que surgit la nécessité d'effectuer un retour sur les moments vécus dans le pays d'accueil récemment quitté. L'ambiance relâchée du voyage aérien conduit fréquemment à réajuster les impressions sur le papier de façon moins elliptique qu'au jour le jour sur un bloc-notes.

Il fait suite à un précédent ouvrage intitulé « Des volcans malgaches aux oueds algériens » qui couvrait une période de dix années de séjours beaucoup plus longs dans seulement deux pays de résidence. Les évocations, par ce fait, reflétaient le vécu d'un sédentaire et non pas, sauf dans le cas de la Côte d'Ivoire, les impressions à chaud du voyageur, telles qu'elles apparaissent dans le présent livre.

Chapitre 1 Tournées en Israël (1968)

Le Mont des Oliviers

J'arrive vers minuit avec une partie de mes collègues dans un hôtel de l'ancienne partie jordanienne de Jérusalem. D'après ce que j'ai pu deviner de notre voyage nocturne entre l'aéroport de Tel-Aviv et notre point d'arrivée, nous sommes assez loin hors des murs de la ville sainte, à proximité et en face du Mont des Oliviers. Entre temps, les confrères américains et quelques autres, perdus hors de leur standing habituel, ont été déposés sous le dais de l'Hôtel du Roi David connu pour son confort et prestigieux par son histoire.

Les autres, misérables prolétaires européens, sont parqués dans un hall au milieu des bagages, abrutis à cette heure de la nuit. Il semble bien que l'hôtel soit encore en cours de construction et que notre arrivée massive surprenne. Un accueil sourcilleux se met progressivement en place et, munis de nos clefs confiées à l'issue d'une longue queue, contre-fiches

dûment remplies, nous nous égrenons dans les couloirs.

Je me trouve assez bien installé dans une chambre imprégnée de l'odeur de la peinture et des enduits frais. Un coup d'œil sur le balcon avant de me coucher. Dans la lune pleinement levée, c'est un décor à la fois fantasmagorique et d'une grande paix qui s'offre à l'œil: une colline grise parsemée d'oliviers hiératiques figés comme étonnés dans le crissement des cigales. J'ai l'impression de voir de près ce que j'imaginais enfant dans ma Vendée natale au cours de catéchisme de Mademoiselle Patissout. Tout baigne dans la sainteté et la tranquillité.

Je reviens à mes habitudes de vieux nomade : laver les chaussettes avant les dents et ranger le bagage avant le coucher, puis le sommeil du juste, mais allez donc savoir ! Vers deux heures du matin, un grand vacarme à côté avec ébranlement de la cloison. Grenade, bombe artisanale ? le réflexe de l'initié : se tapir dans la douche, aux aguets. Une minute peutêtre, puis, des piétinements et des conciliabules dans le couloir. Je sors de mon réduit ; afflux sur le palier, c'est le climatiseur de la chambre contiguë qui vient de choir sur le lit, scalpant à moitié une de mes collègues de Marseille. Grand émoi, téléphone, ambulance et civière. On se recouche et on se rendort.

Le Guide Bleu indique que les environs sont riches en cimetières, tombes anciennes, monastères, synagogues et mosquées. Je ne sais à quelle congrégation je dois vers 4 heures des chants de matines très curieux, que j'enregistre d'ailleurs mêlés au crissement des cigales et au murmure de la fontaine voisine. La lune, le paysage, la douceur de l'air, les chants lointains créent une atmosphère particulière, le

fait aussi de se savoir dans des lieux pétris d'histoire, dans une sorte de colonne de spiritualité ascendante.

Je ne me recouche pas ; je savoure l'enroulement du temps assis dans la chaise longue du balcon. Après les laudes, le muezzin, l'appel à la prière musulmane, le ciel rosit ; le paysage sort peu à peu de l'irréel, passant des durs contours nocturnes aux formes douces et harmonieuses ombrées de mauve de ce début du jour. La présence humaine vient animer l'espace minéral et végétal ; quelques cris de femme annoncent et précèdent les bédouines partant à l'eau avec leur âne, descendant lui aussi de l'âne de Marie.

Le réveil sonne, me ramenant au quotidien du XX^e siècle.

La Mosquée d'Omar

La visite de la vieille ville de Jérusalem se fait sous une chaleur accablante. Est-ce la chaleur, la fatigue de dévaler et de remonter d'innombrables venelles, mais je ne goûte pas cette visite; je la trouve éreintante et décevante par rapport aux environs de la ville qui semblent encore assez bibliques. Jérusalem intramuros, c'est « super Lourdes ». Le Saint Sépulcre est un ramassis de constructions hétéroclites, partie byzantines, partie romaines, partie croisées, plus ou moins démolies, partie en d'autres architectures indistinctes, enchevêtrées, recouvrant le Calvaire, le tombeau du Christ et une partie du chemin de croix. Des moines et des prêtres catholiques, des popes orthodoxes, coptes peut-être, qui se regardent en chien de faïence, dirigeant les fidèles et curieux dans un sens, dans un autre, dans des odeurs de sueur, de suint, de cierges, d'encens et d'autres aromates fondus en un remugle lourd et écœurant. J'y participe en achetant un cierge pour quelques agroroths¹, pensant qu'Hélène eut aimé que l'on honorât ainsi d'une modeste lueur une visite aux lieux saints.

Dans la cité, l'édifice le plus beau à mon goût est la mosquée d'Omar dont le dôme recouvre le roc où Abraham voulut sacrifier son fils. On y accède après la traversée d'espaces déserts à l'heure de midi, sur lesquels joue à plein une lumière verticale, écrasante. À la chaleur s'ajoute la réverbération intense car on déambule sur des parvis de larges dalles blanches, entre des murs de pierre ocre rosé ou des bâtisses uniformément badigeonnées de blanc. Les tempes sont bourdonnantes et le regard incertain quand on pénètre dans le péristyle puis dans la fraîcheur sereine des lieux. Transition brutale ; le corps et l'esprit prennent du temps pour s'adapter. Le rythme change et tend vers le recueillement et l'introspection. On se penchera sur l'architecture et la mosaïque plus tard.

En fin d'après-midi ce sont les travaux à l'Université puis en soirée les visites protocolaires et les réceptions. Une réception par le maire de Jérusalem au Musée hébraïque donne l'excellente occasion de se faire expliquer les travaux de conservation et les dispositifs de protection des manuscrits de la Mer Morte, dispositifs impressionnants par leur ingéniosité. La réception au Consulat de France me fait faire la connaissance d'un père jésuite qui, dans l'embrasure d'une fenêtre donnant sur la Porte de Damas et la vieille ville, révèle par ses propos, cependant simples, un historien de grande qualité et d'une étonnante

_

¹ Menue monnaie israélienne de l'époque.

érudition sur la Jérusalem post-franque, les premiers temps de l'occupation de Salah ed Dhin. Ainsi s'achève une soirée magnifique et demain, aux aurores, je monterai à pied au Mont des Oliviers par les sentiers qui serpentent entre les tombes antiques, les tombeaux des prophètes, les oliviers et les pins. Cela n'a pas dû beaucoup changer depuis deux mille ans ou à peu près.

Le 15 Août s'est passé en travaux, mais aujourd'hui vendredi, l'activité de la ville israélienne s'est lentement ralentie depuis midi. Le soleil se couche enfin sur cet extraordinaire Mont des Oliviers où j'ai senti hier le souffle passer dans des lueurs rose mauve qui jouent sur les tombes et les tombeaux. Je suis redescendu par le vallon du Cédron en longeant le cimetière juif bouleversé et profané par les Arabes durant ces dernières années : il est en cours de restauration. J'ai pris ensuite sur la gauche des tombeaux de Zacharie, de Josaphat et d'Absalon; j'avais en effet décidé de me rendre à pied vers la vieille ville dans la fraîcheur du matin et j'y accédai par la Porte Dorée après avoir laissé sur ma droite le Jardin des Oliviers, complètement enclos, et le Jardin de Gethsémani. Une fois dans la vieille ville, j'ai cherché le Chemin de croix que j'ai gravi à nouveau mais cette fois à mon rythme, stationnant dans des endroits que je ressentais propices à ma propre réflexion: les meilleurs moments que j'aie passés dans la Ville Sainte. Je ne sais même plus ni quand ni où j'ai pu déjeuner.

Et, aujourd'hui vendredi, dans dix minutes, tous les autobus, tous les taxis seront arrêtés; le sabbat va commencer. Quelques collègues ont décidé de dîner dans la ville chrétienne ce qui nous met à contre courant d'une marée israélite déferlant vers le Mur des

Lamentations. Cela vaut toutes les sorties de cinéma, d'autant que les venelles de Jérusalem sont pentues, étroites et tortueuses. Nous qui montons, sommes chahutés par le flot descendant de gens dévalant à toutes jambes ruelles, rampes et escaliers; manifestement, il est incongru de prétendre aller en sens inverse et nous sommes véritablement bousculés sans ménagement, sans égard pour l'âge ni pour le sexe. Nous ne traînons pas dans un restaurant médiocre sachant que le lendemain sera chargé d'une excursion à la Mer Morte, à Massada et à Jéricho.

En Judée

La Mer Morte est bien telle qu'on l'imagine, une masse de plomb fondu dans un bassin versant de rocaille surchauffée sous un ciel blanc-bleu diffusant une chaleur vibrante, torride.

Nous ne sommes pas nombreux à vouloir nous y baigner et l'impression de pénétrer dans une saumure est bien réelle, une saumure tiédasse qui semble vouloir vous rejeter; on ne flotte pas, on surnage comme une scorie sur du métal en fusion. Je fais quelques brasses puis j'ai l'inconscience de faire un mouvement de crawl. Projection de quelques gouttelettes dans les yeux : la brûlure est atroce, 300 grammes de sel par litre, ce n'est pas rien, le pire étant le chlorure de brome probablement. Je sors aussi rapidement que je peux pour me diriger vers l'enclos où, pour une livre israélienne, on peut prendre une douche d'eau douce. La sortie est difficile, mais la douleur me fait survoler le champ de galets surchauffés de la plage. La douche est lénifiante ; je me lave abondamment les yeux en tirant sur les paupières pour bien rincer l'intérieur, mais la conjonctive est rouge et la gêne persistante. Une collègue compatissante, de retour à l'hôtel, aura la gentillesse de m'appliquer quelques gouttes d'un collyre bienfaisant.

Je n'ai donc pas vu grand chose ni de Massada, ni de Jéricho. Le souvenir de Massada, c'est la montée sportive sur le plateau et une visite guidée fort intéressante dans un dédale de venelles serpentant entre des quartiers de ruines basses, voire excavées, en cours d'étude. Quant à Jéricho, il m'a semblé que ne restait de la ville antique rien, sinon la trace des remparts ; il est vrai que les trompettes de Josué sont passées par là, il y a bien longtemps déjà. Repas médiocre de boulettes rances de viande de mouton dans un restaurant arabe débordé. Jamais douche ne fut si bien venue que celle prise au retour.

Le 18, visite de quelques cités de la côte méditerranéenne, les ruines romaines de Césarée et la ville d'Ashkelon qui a donné son nom aux échalotes introduites en Europe par les Croisés. Les fortifications datent de Richard Cœur de Lion; les murailles du sont fortement dégradées par une vraisemblablement toujours très forte si l'on en juge par la densité des maîtres nageurs sur la plage et le compartimentage assez réduit des zones de baignade. Ma mésaventure de la veille ne freine pas mon envie de nager, envie grosse de conséquences puisqu'une vague assez vicieuse arrache mes lunettes filtrantes, ce qui est bien dommage pour mes yeux encore fragiles. Échange de bons procédés, je passe mon flacon de Borostyrol Schlatter© à mon patron qui a eu l'imprudence de livrer longuement au soleil un épiderme pâlot peu habitué aux ultraviolets. Bronzer « idiot » lui cuira pendant toute la fin du séjour.

Une courte halte à Bethléem. La vraie crèche (?) serait en Italie, rapportée par les Croisés.

En Galilée

Le programme prévoit, dans le Nord, une visite en Haute Galilée. Auparavant, nous sommes attendus à Campus du Technion. l'Université au technologique; déjeuner au Mont Carmel après avoir visité une cave et dégusté force vins rouges et blancs, liquoreux et puissants qui nous ont bien mis en joie. Nous avons traversé Nazareth pour aboutir kibboutz Lavi qui nous héberge. Une pharmacienne israélite originaire de Lausanne, membre du kibboutz, nous en brosse l'histoire et les activités dès notre arrivée. C'est un kibboutz assez récent, de langue anglaise, se consacrant à l'élevage, à l'arboriculture, au coton, à la menuiserie et à l'hôtellerie. Nous y passons la nuit après y avoir dîné et chanté en commun. Excellente nuit, à 550 mètres d'altitude, il fait frais et le sommeil est bon.

Sous la protection d'une escorte armée, le groupe va visiter un reboisement au pied du mont Hermon puis un petit élevage de truites à proximité des sources du Jourdain. Nous descendons vers l'ancien lac Hulè (Génésareth, dans la Bible), désormais complètement asséché et reconverti en réserve de faune et en complexes piscicoles fort étendus et industrialisés dont nous visitons une ferme. Nous poursuivons vers le kibboutz Ashahar où nous déjeunons après l'avoir visité sous la conduite d'un vieux physicien, membre du kibboutz. Nous parcourons le système de tranchées et d'abris prévus en cas de bombardement par les Syriens installés à quelques kilomètres de là, dans le Golan. Nous descendons ensuite le cours du Jourdain

pour nous arrêter et prendre un bain dans une succession de piscines naturelles cascadant entre des haies de figuiers et de lauriers roses. L'endroit est enchanteur, l'air est doux et l'on prend plaisir à se reposer, étendu sur des dalles de roc violet, yeux au ciel.

Mais la journée ne se prête guère à la joie avec l'annonce de l'envahissement de la Tchécoslovaquie. La stupeur et le chagrin de bons collègues tchèques, Irina et Wladimir, font peine, qui, quelques jours auparavant s'esbaudissaient à la vue des caricatures humoristiques contenues dans l'homologue tchèque du « Canard Enchaîné ». C'est donc assez moroses que nous arrivons en soirée à Tibérias où la bonne humeur du directeur de l'hôtel nous contant des histoires juives autour d'un feu de camp nous déridera à peine.

Nous prenons conscience de la précarité de la situation du lac en visitant l'usine des eaux de Capharnaüm où nous attendent nos collègues Colette et André, naguère biologistes français à la station de Thonon les Bains et désormais responsables israéliens du centre. Sortant de l'autobus, on nous conduit par un défilement abrité vers l'usine souterraine en nous expliquant que, de l'autre rive, les snipers syriens aiment bien « cartonner » sur tout ce qui bouge. Nous passerons toutefois la journée à parcourir les rives les plus abritées, à sonder les filets des pêcheurs et à palper les *tilapia galilea* qui ont dû constituer la base des pêches miraculeuses consignées dans le Nouveau Testament.

Le 26, dévalant vers Tel-Aviv et son aéroport, nous passerons quelques instants à Nazareth qui ne m'a pas laissé un souvenir impérissable. J'aurais aimé demeurer davantage en Galilée, seul et libre de mes

mouvements, pour m'imprégner de l'endroit en toute liberté d'esprit et à mon rythme. Je ne crois même pas qu'un séjour prolongé au kibboutz Lavi aurait satisfait mon souhait en raison d'une vie communautaire trop active et prégnante pour laisser à un étranger quelque moment propice à la contemplation et à la réflexion.

Ces pensées me poursuivent au cours des quelques heures nous séparant d'Orly et elles me gênent dans la mesure où elles sont contradictoires. La franche admiration devant le courage, le travail, l'intelligence et le succès de la population israélienne dans la création de l'État hébreu côtoie la crainte sous-jacente développement concomitant d'une d'impérialisme assez intolérant. Combien de temps durera la co-habitation de Palestiniens méprisés, parfois spoliés, et d'Israéliens sûrs d'eux-mêmes, grignotant çà et là des terrains de culture, ignorant, voire favorisant la médiocrité du niveau de vie des Arabes. L'attitude des foules israéliennes dévalant les escaliers de Jérusalem me porte à penser qu'hormis « le peuple élu », rien n'existe, rien n'a d'importance, et cela fait un peu peur.

Dans le fil de cette réflexion me vient tout naturellement une remarque faite par mon père alors qu'il évoquait un jour ses souvenirs de Pologne. C'était en 1919 et il était alors instructeur des cadres de l'armée polonaise naissante. Il cantonnait du côté de Modlin, au nord de Varsovie. Circulant assez fréquemment entre la capitale et son cantonnement, il lui était arrivé de voir des juifs cracher en passant devant les calvaires bordant la route. Ce qui l'avait profondément choqué. Bien que Vendéen non pratiquant et peu porté sur l'idolâtrie catholique, il avait été révolté par une telle intolérance à l'égard

d'une religion et son indignation avait perduré au fil des ans au point de la manifester encore 30 ou 40 ans plus tard.

Un autre évènement m'avait également marqué. Visitant Varsovie un dimanche de l'été 1965 sous la conduite d'un collègue de lointaine origine française qui, depuis lors, est devenu un ami, nous arrivâmes dans le quartier de Muranow et je ne pus m'empêcher de lui dire :

« C'est bien l'ancien quartier juif, qui fut détruit lors du siège de Varsovie ? »

Il me répondit :

- « Oui, c'est bien là, mais il n'y a plus de juifs. »
- « Pourquoi donc? »
- « Ils sont partis en Israël.

Nous n'en sommes pas mécontents, ajouta-t-il ; ils vont y exporter les problèmes qu'ils nous créaient ».

Je ne le connaissais pas assez pour engager un débat, mais je le considérais alors comme un fieffé antisémite. Je me dis par la suite qu'il devait bien y avoir quelques raisons polonaises expliquant ces brutales réflexions : ostracisme religieux de part et d'autre, entraînant un ostracisme social, économique, et, par voie de conséquence, un ostracisme politique ?

J'ai de nombreuses relations juives, aussi bien pratiquantes que laïques, et je suis bien obligé de noter, d'une façon très générale, que sous des dehors coopératifs, agréables, culturellement ou scientifiquement intéressants, il est bien rare que ne suinte à un moment ou à un autre une sorte d'amicale condescendance qui émanerait d'un fort sentiment d'appartenir au « peuple élu ». Sans doute est-ce moi qui suis très imparfait, pour ressentir une telle

impression qui transpire parfois aussi de l'élitisme corporatif propre à certaines formations françaises dont les grandes écoles. Dans ce dernier cas, l'élitisme corporatif est toutefois sous-tendu par un petit nombre agissant, certes, mais petit nombre, sans commune mesure avec tout un peuple s'estimant seul élu de Dieu. Cela fait que le problème de rapports équilibrés demeure sous jacent dans la plupart des situations, ouvert et sanglant dans d'autres.

Chapitre 2 Des Maritimes au Québec (1969)

Le sirop d'érable

« *Eh be, comme tchu, te vas au Canada!* » ² me dit Grand-Mère dans son patois habituel.

On est en 1969 et je dois en effet participer aux expériences internationales de marquage de saumons. Trois semaines au total sur un continent que je ne connais pas encore.

« O l'a do minde qui disont que laulain o l'a dos âbres qui dounnont de la m'lasse. I pus pas o crèere. I s'rais be curiuse do vouère pis d'o goûter »³.

² « Eh bien, comme cela, tu vas au Canada! »

³ « On dit qu'au loin, il y a des arbres qui donnent de la mélasse. Je ne peux pas le croire. Je serais bien curieuse de le voir puis d'y goûter ».

Il faudra donc que je ramène du sirop d'érable à cette vieille dame de 97 ans, cependant si jeune d'esprit qu'elle a encore des curiosités à satisfaire.

Du sirop, j'en mangerai tous les matins de mon séjour canadien, parfois davantage, coulé sur des « pan cake », épaisses crêpes de farine de blé des « Maritimes »⁴. Un délice que je préfère sans hésitation aux « kippers », harengs fumés également proposés au petit-déjeuner.

Il en sera ainsi chaque matin, ajoutant au délice un apport des glucides nécessaires aux travaux à relancer dans la froidure d'un début de printemps qui n'a pas encore chassé la neige. Le sirop du breakfast donne assez de tonus pour que les mains plongées dans l'eau glacée marquent le plus délicatement possible les centaines de jeunes saumons attribués à chacun de nous.

Il n'y a pas de franco-canadiens dans l'équipe et comme je ne parle pas encore anglais, les échanges sont difficultueux, aucun collègue ne connaissant le français ou désirant le pratiquer. Je converse par allemand interposé avec David, mon collègue irlandais, qui fut interprète de cette langue pendant la dernière guerre.

L'emploi de termes anglais en franco-canadien est rare, mais il peut prêter à confusion pour qui n'est pas bilingue; cela m'est arrivé, à ma grande confusion.

Après la campagne de marquage, seuls Européens, nous avons fait quelques voyages d'étude, David et

-

⁴ Les Provinces Maritimes du Canada: Terre-Neuve, l'Île du Prince Edouard, la Nouvelle Écosse et le Nouveau Brunswick.

moi. En fin de séjour, nous avons ainsi été récupérés par le Service des Pêches du Québec pour visiter les installations salmonicoles de la Gaspésie, péninsule de la rive droite du Saint Laurent.

Nous sommes reçus chez le directeur de la Station d'élevage de Gaspé, Wilfrid, que je reverrai souvent par la suite des temps. Wilfrid, canadien anglais, est parfaitement bilingue; passant sans problème de l'une à l'autre langue, il m'apporte un confort relationnel jusqu'alors inconnu.

Dans le cours d'une conversation, il annonce qu'il doit aller en Europe le mois prochain et que, en définitive, il a « cancellé » son vol. Je ne comprends pas le terme et j'essaie de trouver une correspondance par analogie. Le premier mot qui me vient à l'esprit est celui de « chancellerie » et j'imagine ainsi qu'il a probablement voulu dire qu'il avait « officialisé, confirmé » son vol (alors qu'il l'avait annulé). Me basant sur cette déduction, je lui réponds que j'en suis heureux : grosse stupeur qui me conduit à expliquer mon interprétation et tout le monde se met à rire abondamment de ma méprise ; cela nous vaut ensuite un débat philologique fort intéressant. J'ai acquis depuis lors un dictionnaire des canadianismes et je l'ouvre assez souvent pour vérifier correspondances entre certains termes québécois et le parler du bas Poitou.

Participait à cette réunion fort sympathique un jeune homme très athlétique prénommé Bertrand, sorti récemment de l'Université, biologiste des pêches et assistant de Wilfrid.

Wilfrid a quelques problèmes avec la santé de son épouse, traumatisée par un récent accident de voiture. C'est donc Bertrand, « Bert » comme on dit plutôt ici,

qui nous fait visiter les jours suivants quelques bonnes rivières à saumons de la rive droite du fleuve, rivière Madeleine, rivière Métis, rivière Moisie, équipées de passes et de pièges de comptage de jeunes saumons dévalants : je n'ai jamais tant vu de saumons depuis.

Mais tout a une fin et mon voyage continental va bientôt s'achever. On est dimanche et je dois prendre l'avion le soir même pour Terre-Neuve. Les autorités locales nous offrent à déjeuner dans un merveilleux hôtel de pêche dont je me rappelle bien le nom, c'est l'hôtel « Belle Plage », à Matane. J'y admire le fumoir à saumons dont Bert m'explique le fonctionnement. Nous revenons à l'hôtel et, passant devant les voitures, je lui demande s'il pourrait me conduire dans un magasin d'alimentation de la bourgade où je pourrais acheter quelques « tinnes »5 de sirop d'érable.

Il me répond que tout est fermé le dimanche et, avec sa franchise coutumière, me dit que j'aurais pu y penser plus tôt. Je lui rapporte alors le souhait de ma grandmère ayant motivé ma démarche, mais je n'insiste pas, considérant que j'aurais des chances de trouver des boîtes de sirop au « free tax » de l'aéroport ou, sinon, dans une boutique à Terre Neuve.

Nous déjeunons, sans trop de discours et nous nous séparons. Au moment de monter dans la voiture qui me conduira à l'aéroport, Bert me tend un lourd sac de plastique en me disant de sa grosse voix triomphante :

« Je t'ai trouvé les sucreries pour ta grand-mère! »

Il avait circonvenu le chef cuisinier pour qu'il lui donnât ces boîtes, prélevées sur les réserves de l'hôtel.

⁵ Francisation de "tin": la boîte (*angl*.)

De là commença une longue amitié.

Terre Neuve

Fin du séjour américain. L'avion me ramène en France pour la communion de notre fils Yves après une fin de parcours imprévue.

Nous avions achevé notre périple d'études par un séjour à Terre-Neuve : c'était au début du mois de mai 1969 – je dis nous parce qu'un de mes collaborateurs m'avait accompagné au Canada -. J'avais regagné seul l'aéroport de Gander, perdu au nord de l'île au milieu de la taïga canadienne, pour attraper le long-courrier l'Europe. Toutes les formalités sur d'enregistrement avaient été depuis longtemps accomplies bien après que mon collègue Jerry m'eût aimablement déposé. Je tuais le temps en buvant de pâles cafés que je n'avais pas encore l'habitude d'améliorer en y ajoutant la crème synthétique si appréciée par les consommateurs américains.

La neige s'était mis à tomber, d'abord paresseusement à gros et lourds flocons, une neige de printemps, puis plus densément en sorte que, bien avant la tombée de la nuit, on n'y voyait plus grand chose à une vingtaine de mètres. J'avais renoncé à arpenter la transcanadienne qui effleure Gander, allant de Corner Brook à Saint Jean, son terme extrêmeoriental. Revenu dans la salle d'attente, je ne me faisais pas trop de souci, pensant que les conditions d'atterrissage à Gander, assez difficiles avec neige et brouillard pendant au moins huit mois de l'année, bénéficiaient du savoir-faire canadien.

J'avais vu juste car l'annonce de l'approche du long-courrier fut faite en son temps ; je me préparais en vue d'organiser de multiples petits bagages qui m'encombraient certes, mais auxquels j'étais très attaché puisqu'ils contenaient les cadeaux destinés aux enfants, à ma femme et aux proches.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que les hauts parleurs grésillèrent à nouveau et crachèrent en anglais - que je ne comprenais guère alors - puis, bilinguisme oblige, dans un très mauvais français canadien, que l'avion ne se poserait pas en raison des conditions atmosphériques. Stupeur, puis de détresse quand j'entendis le vrombissement étouffé des réacteurs quelque part là-haut. Au-dessus de la tourmente, l'appareil abordait sans moi les immensités de l'Atlantique Nord. Qu'allais-je donc faire dans aérogare déserte éloignée de tout, hébergement hôtelier possible, sans moven transport et sans argent puisque mon attribution de devises sur carnet de change était quasiment épuisée à quelques dollars près.

J'allais expliquer ma situation au guichet d'Air Canada fort heureusement encore ouvert et j'insistais particulièrement auprès de l'hôtesse sur la communion d'Yves, imaginant à son intention une manifestation solennelle grandiose réunissant le ban et l'arrière-ban de la famille et manifestant des sentiments religieux parfaitement hypocrites probablement mais convaincants. L'hôtesse hochait la tête en compulsant mon billet, épais de nombreux doubles prouvant un circuit déjà assez compliqué de Montréal à Halifax, de Halifax à Moncton, de Moncton à Québec, de Québec à Saint Andrews, de Saint Andrews à Stephenville... J'étalais également mon carnet de change montrant mon dénuement et je lui signifiais combien l'absence d'escale m'était préjudiciable. S'ensuivit de sa part un long entretien téléphonique en anglais, puis un second plus bref également en anglais et, finalement à mon intention, une laborieuse explication en un charabia petitement francophone mais porteur d'espoir à ce que je crus comprendre.

Elle m'offrait en effet un vol sur un Tripacer⁶ privé qui me conduirait à Newcastle sur le continent et, de là, un vol sur la ligne régulière m'amenant assez tôt à Montréal pour prendre le long-courrier du matin pour Paris. J'acceptais avec une grande démonstration de reconnaissance le résultat de démarches aussi rapides qu'efficaces, ayant pris en compte les intérêts du client, ce qui est assez rare pour être remarqué et souligné. Mais j'ignorais ce qui m'attendait; ce qui m'attendait, c'était un pilote canadien jovial et complètement fou – du moins le pensai-je durant la durée du parcours - qui m'embarqua avec force claques dans le dos, moi, tous mes bagages de soute et de cabine dans un frêle avion de quatre places, tout cela sous les rafales de neige qui faisaient osciller les ailes et les gouvernes.

Contact, mise en régime, un bout de piste, le point fixe puis une ruée démente et courte suivie d'un décollage terriblement cabré et chahuté; nous en avions, m'avait-il dit, pour trois petites heures de « jumping ». Dans ces cas-là, on fait confiance. On fait confiance, mais pour échapper à diverses supputations pessimistes, on pense, et j'eus ainsi le

-

⁶ Petit avion, robuste, adapté aux vols en zone désertique et aux terrains de fortune ; produit par la Piper Aircraft Company sous l'appellation de PA 22 Tripacer.

temps de me remémorer diverses anecdotes ayant jalonné ce premier voyage canadien.

La Baie de Fundy

Deux semaines auparavant nous avions été invités à passer une soirée dans une cabane appartenant à un vieux biologiste en fin de carrière, un canadien anglophone qui nous avait pris en sympathie. Nous avions passé la semaine à faire nos marquages de saumons au bord de la rivière Miramichi et nous avions beaucoup discuté de nos méthodes et matériels respectifs. La fin de semaine arrivant, il nous avait invités, mon collègue et moi, à faire une « party » en compagnie de quelques amis au bord de la baie de Fundy.

J'avais déjà entendu parler de la baie de Fundy comme étant l'endroit où l'amplitude des marées est la plus forte au monde mais je n'en savais guère plus. Au cours de la semaine, pendant les pauses et après dîner, les collègues de la station de biologie marine nous avaient vanté avec des trémolos dans la voix la beauté de la baie de Fundy, les régates, car ils avaient chacun un voilier, la pêche du capelan, mieux encore du homard, enfin c'était très alléchant pour des nouveaux venus comme nous et nous nous réjouissions à la pensée de découvrir cette merveille de la nature.

Nous fûmes embarqués avec notre ami et sa femme, une dame d'un certain âge, encombrée de sacs à victuailles et de paniers, dans une voiture américaine longue comme un jour sans pain, pas jeune mais bien entretenue, au ronronnement feutré, me rappelant celui de la Ford Versailles que mon père nous avait gentiment prêtée jadis pour faire un voyage de noces un

peu tardif. Un stop dans un écart de la bourgade pour prendre un couple, également biologistes homme et femme, charmantes personnes qui nous avaient invités à passer le dimanche précédent chez eux. Eux s'étaient inquiétés des liquides.

Quelques kilomètres et nous abordons des hauteurs boisées surplombant la baie à toute proximité de la frontière US. On emprunte un chemin de terre au bout duquel nous stoppons à proximité de la cabane, juchée dans les bois, en surplomb. La cabane canadienne : une seule grande pièce en rondins apparents, de part et d'autre des châlits recouverts de fourrures et de grosses couvertures. Au fond, une large cheminée, le seul ouvrage en pierres de la maison et, à l'opposé, une véranda ouvrant sur une terrasse arc-boutée contre la pente. De la terrasse, une vue extraordinaire, à la fois sur le prolongement terrestre de la baie et sur son ouverture océanique. À défaut de couchers de soleil, les aurores doivent être splendides.

Paul nous fait l'honneur de la propriété, modeste mais chaleureuse. Il nous explique qu'il ne pratique ni la pêche ni la voile mais qu'il aime bien observer l'évolution des centaines de voiliers fréquentant la baie pendant le week-end. Il s'installe dans un des rocking-chairs de la terrasse et se détend, fumant la pipe et les considérant. C'est un vieux sage.

Dawson nous rejoint et en retour nous parle de ses mini-croisières en famille. C'est laborieux parce que Paul ne parle pas du tout français, que Dawson sans sa femme non plus, et que mon anglais se limite à cette époque aux phrases toutes faites de la méthode Assimil. Il faut ajouter que Paul, originaire de Colombie britannique, parle le jargon du coin dans une barbe abondante en mâchonnant sa pipe : tout cela

ne facilite pas la compréhension. Seul mon collègue est capable parfois de nous dépanner; il conserve quelques rudiments d'anglais, acquis pendant la dernière guerre faite dans la R. A. F. ce qui lui vaut d'ailleurs de nos hôtes et à juste raison une considération appuyée.

Pendant ces échanges laborieux, les femmes déballent et improvisent un buffet où s'étalent des quantités de nourritures variées, crevettes et homards décortiqués, sandwichs de charcuterie et de fromage. Des saucisses sont à cuire dans l'âtre où la flamme a été rapidement boutée à un feu déjà dressé. C'est l'heure de prendre un verre et j'en profite pour sortir mon avant-dernière bouteille de cognac, espérant qu'elle connaîtra un sort plus émérite que la première. J'avais ressenti en effet une terrible déconvenue, quasiment un viol culturel au labo de Saint Andrew en voyant mes collègues mélanger allègrement cognac et coca-cola comme s'il s'était agi de whisky. Par précaution, j'essayai de faire comprendre comment nous, Français, nous apprécions le cognac en citant approximativement, avec démonstration à l'appui, la phrase que l'on prête à Talleyrand :

« On le verse, doucement, on le présente à la chandelle et dans une lente rotation du verre, l'on considère voluptueusement son ambre et ses jambes puis on le chauffe avec amour entre ses paumes, on hume ses effluves à petits coups de nez, avec délectation. Éventuellement, on le boit en le dégustant lentement ».

Tout le monde prend ainsi quasi-religieusement une grande leçon de culture française. Nul doute que le rite fera école, çà et là : les bonnes manières européennes dans l'art du bien vivre sont aussi recherchées par la société canadienne que les racines généalogiques.

Nous poursuivons au coin du feu, consommant sans manière les nombreux en-cas préparés par les maîtresses de maison, jalonnés de saucisses chaudes au gré de la cuisson et nous abreuvant de liquides divers dont le mélange décuple les facultés de compréhension mutuelle. L'euphorie nous porte à aborder tous les sujets et je ne me souviens plus qui me demande à brûle-pourpoint ce que je pense du Général De Gaulle. Je comprends bien la raison de la question. La proclamation, bras en V, de « Vive le Québec libre » est encore dans toutes les mémoires canadiennes et l'on m'en demande un peu compte.

"As you know, General De Gaulle is a very important person (un silence), about 2 meters high!"

Un énorme éclat de rire collectif et j'ajoute :

"Seriously, General De Gaulle is a very big man. We have in France and may be in any others countries about one big man per century (Winston Churchill in UK, for exemple). More would be to much!"

C'est le délire; re-tournée générale; on ne parle plus de De Gaulle et je ne sais plus très bien dans quel état nous sommes rentrés – assurément tard dans la nuit à Saint Andrews – très joyeux, euphoriques et d'une amitié fondante et débordante. Emma Elson avait très gentiment mais fermement pris la situation en mains, à la fois le volant et nos dépôts successifs devant les domiciles.

Un poste frontière dans les Appalaches

Alfred, biologiste américain de l'État du Maine, avait lui aussi participé aux essais comparatifs de

marquage sur la Miramichi. C'était un garçon bourru, peu expansif mais très serviable. Il était mon voisin de travée et il avait été fort surpris quand il m'avait vu ouvrir les ampoules de verre contenant les aiguillées chirurgicales destinées à percer le dos des jeunes saumons et il ne comprenait pas que l'on usât de tels soins envers ce qui n'était, tout compte fait, qu'un animal. En fait, je devais ce matériel chirurgical à son fabricant, pêcheur à la mouche, heureux de participer ainsi à la connaissance de ses poissons favoris. La thermos d'Alfred, contenant un café mauvais mais chaud, était toujours à ma disposition et nous avons ainsi bien sympathisé.

Il avait imaginé de me montrer les passes à poissons qu'il avait réalisées sur quelques unes des rivières à saumons de l'État et c'est ainsi qu'il m'avait préparé tout un programme de visites sur la rivière Deblois, sur la Narraguagus et sur la rivière Penobscot, celle qui passe à Bangor, ville importante du Maine.

Nous partîmes donc de bon matin vers Sainte Croix où nous pûmes examiner à loisir une échelle gigantesque sur la rivière du même nom et faire une petite halte au monument commémoratif de la lutte pour l'Indépendance, à la frontière. Nous nous engageâmes ensuite sur une route forestière sympathique pour nous arrêter au poste de douane US, perdu dans la nature.

Deux agents placides, jeunes et bien portants. Le passage n'est pas une formalité. Passeport, examen du visa, du billet d'avion : tout est en règle. Les bagages. À l'époque, je voyageais avec une valise ; depuis, j'ai préféré le sac, plus extensible. On me demande d'ouvrir la valise, ce que je fais en toute tranquillité d'esprit. Las ! le douanier tombe en arrêt devant une

boîte de cigares, la retourne, lit les inscriptions et labels, me redemande mon passeport, le feuillette attentivement, me scrute. Apparemment, il y a un problème.

Le problème est que, me dit-il, les cigares proviennent de Cuba et que mon passeport ne porte ni entrée ni sortie de ce pays.

« Pour cause, essayai-je de répondre, je n'y ai jamais mis les pieds, j'ai acheté les cigares dans une boutique hors taxes de l'aéroport de Montréal ».

« Facture ? »

Je sors tous les papiers de mon attaché-case, je les étale sur le comptoir et je cherche; idem dans mes poches, dans celles de mon parka : rien.

J'explique, dans mon anglais réduit et très imparfait, qu'il s'agit d'un cadeau, que je ne propose pas de laisser la boite en dépôt puisque je ne passerai pas par le même poste de douane au retour, mais que j'offre d'en payer les droits. La physionomie fermée des agents est éloquente : le problème n'est pas là. Le problème, c'est Cuba.

Je me tourne vers Al pour quêter son appui. Il est assis sur un banc et boit tranquillement un coke pris au distributeur. Il m'explique que c'est une affaire de police, ce que j'avais bien compris, et que les agents font leur métier. Ce n'est pas son affaire, il n'interviendra en aucune façon; il faut attendre tranquillement.

« Be quiet, be quiet! »⁷

41

⁷ « Restez tranquille, restez tranquille! »

Je n'insiste pas ; nous n'avons pas la même conception de l'entraide entre collègues.

Pendant ce temps-là, un des agents téléphone d'une voix monocorde les informations me concernant et fait en quelque sorte une relation verbale de l'affaire à son autorité. Puis il me dit de m'asseoir et d'attendre.

Et nous attendons une bonne heure. J'imagine que pendant tout ce laps de temps, les circuits de la machine policière américaine sont en branle pour en savoir davantage sur moi et pour déterminer ce qu'il convient de faire de ce Français porteur d'une mystérieuse boîte de cigares cubains et qui essaie de passer la frontière par un chemin forestier, presque subrepticement : sera-ce l'internement ou bien le refoulement ou quoi encore ?

Finalement, avec un grand flegme, le chef tamponne mon passeport et m'indique que je peux disposer, sans me donner d'ailleurs une quelconque explication. Alfred se lève, m'aide à porter les bagages et nous repartons. Incidemment, outre les cigares, j'avais acheté à l'aéroport de Dorval les deux petits livres rouges de Mao contenant ses citations et ses réflexions sur la guerre populaire. Mais c'était Cuba qui interpellait alors les Américains.

Chez une loyaliste

À la suite de quoi nous poursuivons à travers l'immense forêt mélangée de résineux, « les épinettes » comme on dit au Canada, et de feuillus constitués principalement de chênes et de sycomores.

Après un assez long trajet, nous traversons une cité forestière encombrée d'énormes tracteurs grumiers et de machines dont je n'ai pas compris la finalité avant de les avoir vues à l'œuvre: il s'agissait de ces fameuses ébrancheuses-tronçonneuses, inconnues alors en Europe, qui vous saisissent un sapin en hauteur, ajustent leurs mâchoires qui descendent ensuite le long du tronc, en l'ébranchant à toute allure dans un nuage de copeaux pour ensuite le trancher à sa base. En prolongement, la machine transporte la bille sur un tas qui sera pris en charge par les grumiers et elle se propulse derechef vers un autre arbre.

J'ai éprouvé une gêne très pénible, quasiment une angoisse, la première fois que j'ai vu cette opération. Tout se fait en effet dans une grande agitation et dans un grand vacarme en contradiction avec le calme et la sérénité de la forêt. On assiste à un viol à la fois du silence, du sol et de la végétation dans un saccage effroyable et brutal de la nature par la machine insensible. On est très loin de l'acte religieux du bûcheron qui choisit son arbre, choisit l'angle de chute et, avec respect, abat, de sa cognée, prolongement de ses mains, l'être vivant qui, à son heure, participera aux nécessités de la vie de l'homme et non à l'incroyable gâchis de ses fantaisies.

Nous nous arrêtons pour prendre une collation dans un bâtiment préfabriqué qui sert de bar aux équipes d'abatteurs. À part le hot dog, on y consomme plutôt du liquide ; pour nous ce sera hot dog et café au lait dans un environnement d'énormes « viandes » au teint coloré, au verbe lent, grave et sans joie, affalées devant d'innombrables tinnes de bière.

Quittant notre chemin forestier, nous prenons la grande route vers Bangor. L'après-midi est bien avancé quand nous arrivons aux abords de la ville. Al m'explique laborieusement qu'il a trouvé une pension de famille bon marché où je pourrai passer la nuit et prendre le petit déjeuner. En fait, nous abordons une sorte de castel à la Walt Disney, planté à flanc de coteau au milieu d'une belle prairie. Nous y arrivons par une allée gravillonnée et nous sommes accueillis sur le perron par une vieille dame, très « class », permanente bleu argenté, le teint pomme d'api.

C'est autour d'un thé et de muffins que nous faisons connaissance, mais c'est plutôt le collègue américain qui fait les frais de la conversation, expliquant qui je suis, d'où je viens et ce que je fais en Amérique, le regard fréquemment tourné vers moi, pour quêter une sorte d'approbation, le maximum que je puisse faire dans cette avalanche d'anglo-américain que je ne comprends pas. Je dépose mes bagages, me rafraîchis un peu et nous repartons pour Bangor où Al m'invite à dîner chez lui. Nous traversons un quartier résidentiel, pour arriver devant une belle villa qui se révèle être la sienne. On parque la voiture dans le garage ; dans une pièce contigüe, une sorte de salle de jeux, deux adolescents, un garçon et une fille sont à plat ventre devant un poste de télévision et nous gratifient sans bouger de place d'un « hello! » négligent sans quitter l'écran des yeux. Nous empruntons un escalier intérieur pour déboucher dans séjour où une dame, leur mère, de identiquement allongée sur une peau d'ours regarde également la télévision, probablement autre chose que ses enfants. Al me présente ; sa femme toujours au sol me secoue la main avec un sourire chaleureux, baragouine quelque chose que je ne comprends pas avant de se replonger dans son programme.

La décontraction américaine me cueille à froid moi, Européen et Français au surplus, et ne serait le sourire, je me demanderais si ma présence est bien souhaitée dans cette maison. Mais tout cela est un accueil normal; Al ne s'en inquiète pas, m'emmène dans la cuisine, nous sert à chacun une grande bière et se met en mesure de préparer le repas. D'une plongée dans le frigidaire, il ramène deux steaks, de la ketchup et une boite de haricots préparés. Les steaks au gril, dans le four; les haricots en dessous. On s'installe sur les tabourets et on mange directement sur la paillasse. La viande est excellente, les haricots infects, tièdes et douceâtres. Pour dessert, une glace noyée dans la Chantilly, bonne. On traîne ensuite autour de bourbons généreux qui chauffent les oreilles. Avant de repartir, il me fait visiter la maison. On repasse par le salon; "bye bye!" nous dit sa femme, « Hello » ajoutent les enfants à notre passage : c'est tout ce que je connaîtrai de la famille de mon hôte. La voiture; direction l'aéroport où nous récupérons le collègue irlandais, David, qui participera à la tournée des jours suivants. Le cap ensuite sur notre castel où nous sommes déposés.

Une excellente nuit dans une chambre merveilleuse : une sorte de bonbonnière. Le lendemain matin nous nous retrouvons David et moi dans le petit salon du breakfast.

"Wonderfull, incredible; the best home in England is a poor home compared to that!" s

me dit-il et nous ne tarissons pas sur la richesse des lieux. La vieille dame apparaît, fraîche et pomponnée, d'un maintien exquis, s'enquérant de la nuit passée, du confort des lits, du bon fonctionnement de la salle de

_

 $^{^8}$ « Formidable, incroyable $\,$; le meilleur intérieur en Angleterre est bien pauvre comparé à celui-ci ! »

bains, de nos santés et, très "british", du temps annoncé pour la journée. Le breakfast est à la hauteur de l'hébergement : délicieux ! Et notre hôtesse papote avec David qui me traduit l'essentiel en allemand.

Nous sortons de table et la vieille dame insiste pour nous faire visiter sa demeure. Dans l'entrée, j'avais remarqué une série de portraits à l'huile et certains m'avaient semblé familiers. À juste titre puisqu'il s'agit de la lignée des monarques anglais depuis Georges III, alternant avec des scènes de chasse au renard.

Je dis à David que cela me semblait insolite et que, nous trouvant dans un intérieur américain, j'aurais plutôt pensé y trouver la collection des présidents. Il me répond que nous nous trouvons chez une de ces loyalistes qui n'admettent pas l'issue de la guerre d'Indépendance. Dans le nord-est des USA, il en subsiste encore un certain nombre.

Poursuivant, nous arrivons dans un grand salon remarquablement meublé. Seule, une chaise un peu vulgaire, dépareille l'ensemble. Cela se remarque. La vieille dame marque un temps d'arrêt devant le siège et se lance dans des explications semblant concerner l'objet. J'arrive à comprendre qu'un grand moment de la vie de notre hôtesse a été le couronnement d'Elisabeth II. Elle avait préparé de longue main son voyage en Angleterre à cette occasion et elle nous raconte que, le jour J, pour arriver à entrevoir la reine lors du défilé, elle s'était juchée sur la dite chaise louée pour la circonstance, siège qu'elle avait ensuite acheté et ramené aux USA. C'était pour elle une sorte de fétiche d'une grande conviction loyaliste plus qu'un souvenir de voyage, fétiche qui rehaussait son mobilier de style plus qu'il ne le déparait.

Du bruit dans l'entrée, c'est Al qui vient nous prendre pour les visites de la journée.

Et dans le grand soleil levant, au centre de la pelouse, en haut d'un mât blanc, Union Jack et Stars and Strips, côte à côte, claquent au vent de mer.

Chapitre 3 Mission en Perse (1977)

Un vol de Roissy à Téhéran sans histoire dans un Airbus confortable, avec toutefois la curieuse impression que cet énorme engin peut perdre ses réacteurs à tout moment du vol si ce n'est au décollage ou à l'atterrissage tant ils sont bas par rapport au fuselage; c'est la première fois que je voyage en Airbus et l'impression disparaîtra avec l'habitude. D'ailleurs ce n'est pas une inquiétude, c'est une impression purement visuelle. En matière technique, j'ai toujours confiance dans la compétence des professionnels, d'autant plus que mes propres compétences en sont davantage éloignées.

Nous sommes en septembre 1977 et, à l'altitude de Téhéran, il fait plutôt frais en ce début de nuit. Dans le brouhaha et la bousculade de passagers pressés d'accéder à la sortie, je me trouve poussé contre un gaillard qui a déjà récupéré quelques énormes sacs sur le carrousel. Je m'aperçois qu'il s'agit d'Haroun

Tazieff⁹. J'attends mon bagage et lui encore des choses, ce qui nous permet de bavarder tout en ayant un œil sur le tapis. J'apprends ainsi qu'il va ausculter les massifs volcaniques du Sahend et du Savalan, au centre du plateau iranien. Nous récupérons nos biens et nous nous dirigeons vers la douane où nous nous séparons, lui pris en charge par des relations iraniennes et moi par mon correspondant. Nous ne nous reverrons jamais bien que nous ayons fait partie du conseil d'administration de la même Société des Amis du Muséum National d'Histoire Naturelle.

Le Docteur Alborzi a réussi à franchir les différents cordons: police, douane, santé, etc., et à me dédouaner avec une grande efficacité. C'est mon correspondant et mon commanditaire, un monsieur relativement âgé, la soixantaine chauve mais svelte et alerte, affable, parlant un français parfait comme beaucoup de bourgeois iraniens de son âge ainsi que je pus m'en rendre compte par la suite. Il est très francophile, fréquente beaucoup la colonie française de Téhéran. J'ai cru comprendre qu'il avait été naguère drogman¹⁰ à l'Ambassade de France.

De passage dans notre pays, c'est lui qui m'avait demandé quelques mois auparavant une consultation sur un projet cofinancé dans le cadre d'une société dénommée « Fishtail ». Par l'intermédiaire d'un ami commun, nous nous étions rencontrés à Paris et, au cours d'un déjeuner au restaurant de la Tour Eiffel, il m'avait exposé son souhait de disposer d'une étude de faisabilité pour un énorme projet de développement de

_

⁹ Haroun Tazieff: volcanologue français mondialement connu.

¹⁰ Drogman : ancien nom des interprètes dans les pays du Levant.